

Campo dei Fiori

Victor Munoz

Numéro 97, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45645ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Munoz, V. (2007). *Campo dei Fiori*. *Inter*, (97), 40–42.

La liberté apparaît comme la condition de l'existence du pouvoir.

Michel Foucault

Campo dei Fiori

par Víctor Muñoz



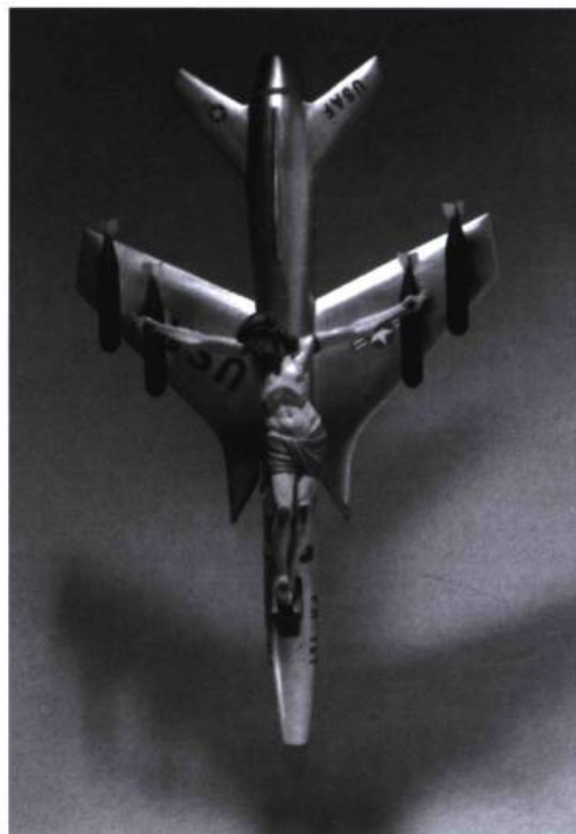
La doctrine de la sécurité de l'État est, dans un sens essentiel, la pensée de sa survivance. Tout État se voit en danger quand les raisons qui le fondent sont questionnées. L'État du christianisme s'est vu menacé par le choc entre la pensée dogmatique de la vérité religieuse institutionnelle et la pensée de la Renaissance de la nouvelle science de la nature, au milieu de la scène de lutte entre la réforme et la contre-réforme. Plus particulièrement, Giordano Bruno a incarné quelques-unes des conséquences de la réflexion sur l'être à partir du système copernicien.

Bruno a connu très tôt, sûrement à Naples avec son professeur Giovan Vincenzo Colle, les secrets de l'*ars lulliana* (Ramón Lull¹, 1233-1315) et est resté en admiration devant cet instrument – qui a sûrement accompagné Bruno tout au long de sa vie – organisateur des concepts d'un cadre paradigmatique spécifique.

Hirschberger considère que c'est dans l'*Arts magna*, l'œuvre la plus importante de Lull, que s'exprime « le mystique de la vérité mathématisée, réduite à des symboles chiffrés et des mécanismes de combinaison automatique », et c'est ce qui produit la séduction que l'art lullien exerce sur les penseurs idéalistes et les mathématiciens de l'histoire, de Nicolas de Cues à Descartes, jusqu'à la logique moderne.

Dans une période qui dure quasiment deux siècles (1490-1690) entre Copernic et Newton a commencé la grande étape moderne de la connaissance de l'univers. De cette manière, les idées que Bruno échangeait sur la pluralité des mondes, l'infini et les infinis systèmes planétaires doivent avoir constitué un point définitif, la « nouvelle hérésie » (la *scientifique*, comme l'indique les historiens parlant du procédé de Giordano Bruno), pour résoudre le processus inquisitoire et déterminer la sentence de mort au bûcher, et non les hérésies sur le dogme. Durant quatre siècles, l'affaire complète du jugement de Bruno à Rome n'a pas été connue, plus particulièrement l'argumentation définitive sur la « nouvelle hérésie ». Bruno était déjà un *autre* irréductible qui méritait la fin du cycle : le châtement et l'élimination.

Comme nous le savons, le 8 février 1600 a été prononcée la sentence en vertu de laquelle Giordano Bruno de l'Ordre des Prédicateurs a été « déclaré abjuré, hérétique, impénitent et obstiné, et comme tel, avec la préalable dégradation – il était prêtre – il a été abandonné aux mains de la curie séculaire et au pouvoir du gouverneur de Rome »². L'exécution de la sentence n'a eu lieu qu'à partir du jeudi 17 février de cette même année. Ils l'ont conduit en procession au bûcher, enchaîné, avec les pieds nus, en habit d'hérétique et encerclé de gardes armés, depuis les oubliettes jusqu'au Campo dei Fiori. Ils l'y ont conduit seul, après sept ans de prison et de torture. Il a été exposé à l'ignorante multitude de la scène : Bruno, déjà nu entre les bois du bûcher, c'est de la pure didactique pour montrer comment le pouvoir agit dans les institutions contre ceux qui n'ont pas son contrôle ; le discours de la terreur comme



mécanisme pour obtenir la soumission ; le point de départ du terrorisme de l'État.

Comment s'est produite cette atrocité ? Qui l'a mise en mouvement ? Comment fonctionne le pouvoir ? questionne Foucault dans *Dits et écrits IV*. Il y a eu beaucoup de différents Giordano Bruno dans l'histoire, et tous sont mis dans une position semblable : hérétiques, sorciers, indigènes idolâtres, dissidents, déserteurs, subversifs, déviants, communistes, homosexuels, juifs, terroristes... La machinerie d'un système de différenciation leur crée une identité, les construit « différents », les convertit en l'« autre ». Ils sont comme *nous* et un mécanisme les sépare et les convertit en les *autres*. C'est un système complexe qui inclut un signalement et une caractérisation depuis l'intolérance qui conforme des identités ethnique, juridique, raciale, économique, cognitive, générique, politique, sexuelle, culturelle et nationale. Cette différenciation a pour objectif de maintenir un privilège, une possession, une exploitation, une position : accumuler les richesses, empêcher les changements, affirmer une supériorité. Ces systèmes de différenciation opèrent à travers des mots et des actions de vigilance, dans les coutumes, les règlements, les lois, l'administration, et surtout sur la pensée fondamentale qu'agglutine l'État. Le système de différenciation inclut des formes de pensée pour établir, justifier et permettre l'action des uns sur les *autres*. Pour eux, pour les *autres*, ce sera ce dispositif : vigilance, séparation, interrogation, torture, punition, élimination.

Pour le XVI^e siècle, le projet eschatologique s'est évaporé de l'Empire sacré, et s'est formée une nouvelle vision historique où les États devaient lutter entre eux pour survivre. L'idée directrice est l'action d'un État puissant. Pour y arriver, il faut concevoir l'État comme un ensemble de forces qui peuvent grandir ou diminuer en accord avec les politiques

VÍCTOR MUÑOZ a étudié la peinture à la ENPEG La Esmeralda. Il a participé à d'innombrables expositions collectives et individuelles à Mexico et à l'étranger. Directeur fondateur de la Galerie du Sud de l'Université autonome métropolitaine (UAM) de Mexico à Xochimilco, écrivain, organisateur culturel et professeur universitaire, Muñoz a maintenu une constante activité de critique et de réflexion sur l'art contemporain du Mexique. À la fin des années soixante, les installations, les œuvres conceptuelles, les événements et les actions de rue ont constitué une part importante de sa proposition artistique. En 1973, avec José Antonio Hernández Amezcua et Carlos Finck, il initie un concept de travail artistique collectif. Rejoint par Felipe Ehrenberg en 1976, ils décident ensemble de prendre le nom de Grupo Proceso Pentágono. Essentiellement, l'activité artistique du groupe portait sur la répression, la torture et la disparition de personnes pour motifs politiques à Mexico. Parallèlement à cette activité, durant ces années, se développe dans le pays le mouvement des groupes de travail collectif. Le travail de Muñoz, autant en groupe qu'individuel, s'est mérité des prix et des distinctions nationaux et internationaux. Ces dernières années, il a participé à des expositions collectives, des festivals et des biennales avec des œuvres (actions, installations et objets) marquées par la pensée absurde et les thèses sur l'évanouissement des certitudes.

du gouvernement. Foucault dit dans *Dits et écrits IV* que, pour Botero en 1590, la raison de l'État est « la connaissance parfaite des moyens à travers lesquels les États se forment, se fortifient, durent et grandissent »³, et Palazzo, en 1606, considère la raison d'État comme une méthode ou un art qui permet de découvrir comment faire pour que l'ordre et la paix régner au sein de la république⁴. Néanmoins, à ce nouvel État émergent dans l'Europe de la Renaissance, marquée par les tensions de la réforme et la réaction catholique, s'intègre une vieille technique de pouvoir d'origine chrétienne : le pouvoir pastoral. Cela a comme base quelques-unes des relations de pouvoir d'origines communautaire et monacale qui se caractérisent comme individuelles, totalitaires, et impliquent l'examen et la conduite de la conscience dans le contrôle sur toutes les actions. Mis à cette tâche, le berger conduit ses brebis avec un zèle absolu et est capable de donner sa vie pour l'une d'elles. C'est une doctrine de l'obéissance comme soumission totale, de la substitution de la personne, de la mutation de ses capacités et de ses connaissances, mais surtout du contrôle, de la suggestion de ses actions et de sa conduite. Juste le nécessaire pour exercer le pouvoir : diriger les conduites et disposer de la probabilité des actions.

Avec l'exécution de Giordano Bruno sur le bûcher s'est conclu l'un des cycles du dispositif de différenciation – vigilance, interrogatoire, torture, élimination – que l'État réserve à ceux qui se mettent en dehors des limites, de ses critères, à ceux qui s'y opposent, aux distincts. Ce dispositif est acceptable seulement contre l'*autre*, contre le différent. Il ne s'applique pas aux fidèles mais aux hérétiques, pas aux personnes mais aux subversifs, pas aux citoyens mais aux terroristes. Ainsi l'État moderne valide-t-il le traitement des *autres*.

Mais les *autres* se construisent, et sur le chemin de leur construction leurs conduites se facilitent, se persuadent, s'induisent, se limitent, sont plus difficiles, s'impliquent, éloignent, interdisent, condamnent. Ces actions sur la conduite des citoyens s'exercent surtout dans un sentiment de soumission sur ceux qui sont des sujets libres, individuels ou collectifs.

La défense des soumis au dispositif *torturant* n'a jamais été dans l'intérêt explicite des faits, de la hiérarchie ecclésiastique catholique. Il faut revoir l'histoire des dictatures en Amérique latine pour en savoir plus sur ce silence honteux. Au sujet des années de dictature en Argentine, l'artiste León Ferrari écrit : « On demande beaucoup plus à l'Église, on demande qu'elle dise tout ce qu'elle suppose et sait des 250 chapelains qui ont visité les 300 *chupaderos*⁵ ou ont vécu dans celles-ci, et les prêtres et les évêques qui se réunissent avec les criminels uniformisés dans des fêtes religieuses ou militaires, à la Maison Rosada et dans la cathédrale, sans que les crimes ne soit jamais dénoncés⁶. »

À ce jour, il n'est pas nouveau de savoir que dans le monde les États érigent de manière parallèle, à côté du réseau de sécurité légal, « un autre, de caractère illégal, mais dirigé, soutenu et "clandestinisé" par les propres institutions de l'État. Ainsi, le système répressif légal (prison, police, caserne) s'entrecroise et coordonne avec le clandestin, passant de l'un à l'autre, suivant les nécessités répressives »⁷.

La disparition ou le séquestre non reconnu de personnes est la tromperie de l'État pour pouvoir les soumettre aux interrogatoires avec la torture sans limite de temps ou, comme l'affirme Pilar Calveiro, « la torture de manière illimitée, sans les restrictions que comportent les procédés légaux »⁸. Le 18 avril 1975, Jesús Piedra Ibarra a été détenu, séquestré et a disparu dans la ville de Monterrey au Mexique. L'opérant était en charge des agents de la police couverte, qui ont été plus tard identifiés et, deux décennies et demie plus tard, présentés en procès. Malgré cela, ils restent tout de même impunis. Comme lui, des centaines d'opposants en lutte armée durant ce qu'on a appelé la Guerre suisse au Mexique ont

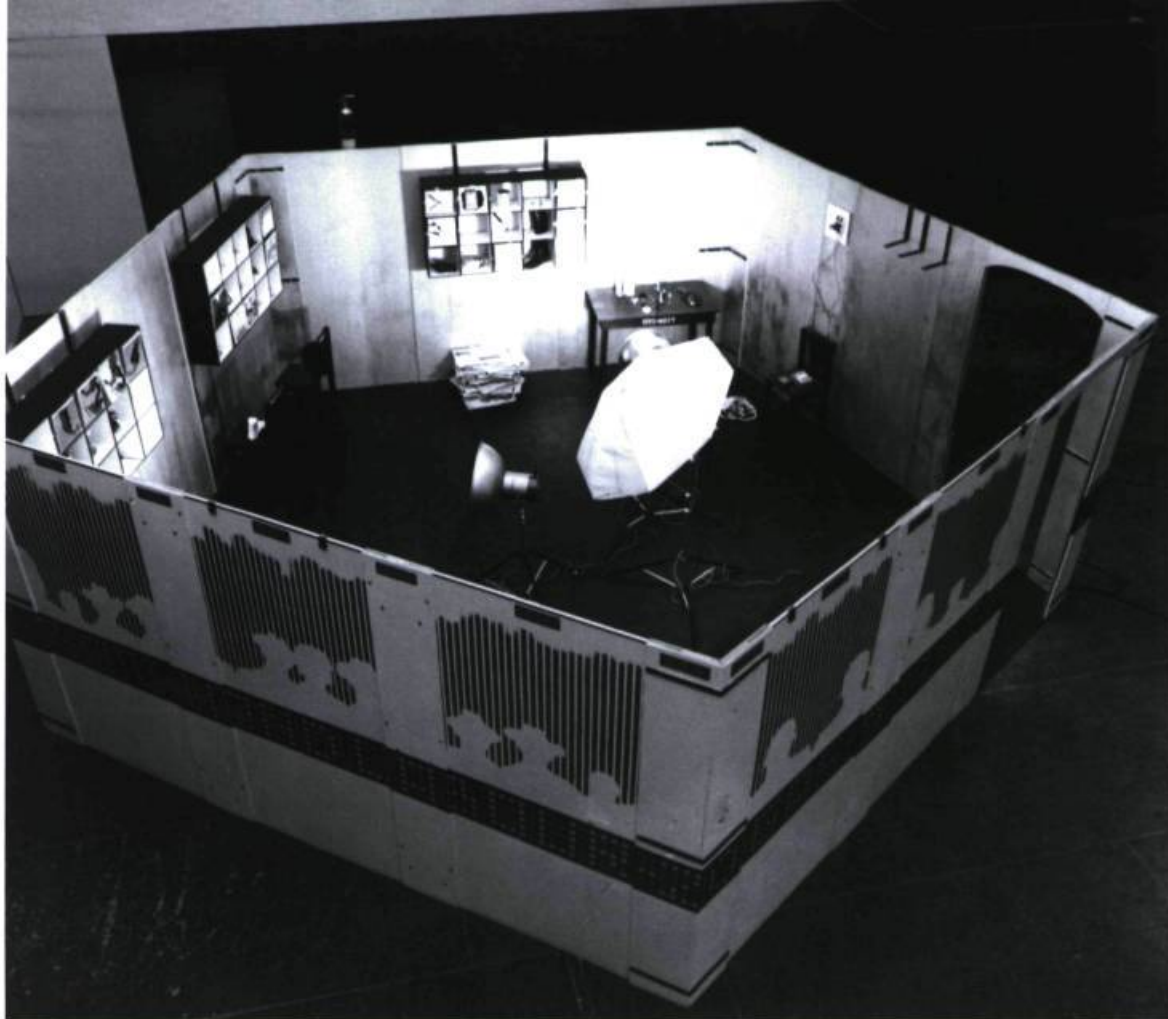


- 1 León Ferrari, *La Civilización Occidental y Cristiana*, 1964. Photo > León Ferrari.
- 2 Carlos Finck, Hernández y Muñoz, avec la collaboration de Menicutti, action dans le cadre de l'exposition *A nivel informativo*, Palacio de Bellas Artes, México, 1973. Photo > Victor Muñoz.
- 3 Victor Muñoz, *Plataforma*, installation dans le cadre de l'exposition *El arte conceptual frente al problema latinoamericano*, Museo Universitario de Ciencias y Artes (MUCA), UNAM, México, 1974. Photo > Victor Muñoz.
- 4 Grupo Proceso Pentágono (Felipe Ehrenberg, Miguel Ehrenberg, Carlos Finck, Lourdes Grobet, José Antonio Hernández Amezcua, Victor Muñoz), installation, Salón Nacional, Sección Experimentación, Auditorio Nacional, México, 1979. Photo > Lourdes Grobet.

disparu, c'est-à-dire qu'ils ont été soumis au dispositif illégal parallèle de l'État. Cela s'est produit dans de nombreux pays d'Amérique latine durant les années soixante, soixante-dix et quatre-vingt, par une stratégie de sécurité de l'État implantée depuis les entrailles impériales. Toujours aujourd'hui, de tous côtés, se lèvent des voix qui exigent sa présentation avec la vie, comme quand elles ont été détenues – séquestrées.

Dans une récente interview de Rosa Miriam Elizalde avec l'écrivain américain Gore Vidal⁹, il a rappelé que le secrétaire d'État des États-Unis d'Amérique en 1950, Dean Acheson, a « dessiné l'État militarisé qui a surgi en 1949, avec la CIA incluse. Tout tourne autour d'un document : le mémorable numéro 68 en 1950 du Conseil de sécurité national, qui est resté secret jusqu'en 1975 et résolvait d'être en permanence en guerre contre quelqu'un ». C'est que notre pensée voyage jusqu'au 11 septembre et les importants succès postérieurs : Afghanistan et Irak.

Dans la guerre contre le terrorisme, les États-Unis d'Amérique ont mis en action un modèle de dispositif répressif de caractère global. Comme l'explique dans son analyse Pilar Calveiro¹⁰, dans le modèle surgissent de nouveaux traits : c'est un État d'exception en ce qui concerne la population mondiale exclue (toute suspectée de terrorisme), qui prétend l'amplitude illuminée (appliquer le dispositif de disparition



Grupo Proceso Pentágono (Felipe Ehrenberg, Carlos Finck, José Antonio Hernández Amezcua, Víctor Muñoz, avec la collaboration de Miguel Ehrenberg), installation, MUCA, UNAM, México, Palais de Tokio, X Biennale de Paris, 1977. Photo > Lourdes Grobet.

de personnes de n'importe quel endroit) à partir d'une « légalité », c'est-à-dire la conversion en mode flexible des concepts de *torture* et de *prisonnier*, et ainsi la quête de justification d'une position en marge du droit international en l'affaiblissant.

On ne peut pas abandonner la raison d'État qui puise dans les droits humains son fondement après les terribles expériences de la moitié du siècle dernier. Les droits humains ne sont pas la matière des gouvernements nationaux et leur souveraineté est une valeur universelle fondamentale.

Quand ce dispositif de disparition opère dans ce réseau clandestin transnational, en marge de toutes les conventions internationales, et applique la torture sans restriction, illimitée dans les formes et dans le temps, euphémiquement appelée *aggressive interview techniques* (Guantánamo, Abu Ghraib et autres centres clandestins de divers pays complices), nous avons un devoir éthique de ne pas garder le silence, de lutter contre l'anesthésie générale de la société « qui permet de ne pas éprouver ce qui touche à l'autre », au contraire. Il est nécessaire de revenir aux argumentations essentielles de la liberté et de la démocratie, des droits humains et de la dignité des personnes comme fondement de l'État.

Est fou qui est contre l'enfer. León Ferrari a construit en 1965 une maquette du puissant avion FH-107 qui dévasta les rizières du Vietnam. Sur celle-ci, il a placé attentivement la silhouette de Jésus crucifié, un christ de sainteté, de telle manière que le fuselage de l'appareil s'est substitué aux madriers de la croix. Depuis que j'ai connu cette pièce en 1991, elle s'est convertie en relative constante de ce que l'on appelle la mémoire visuelle.

L'œuvre de Ferrari durant ces 50 années s'est occupée des châtiments que décrivent les Saintes Écritures, de la menace, de la condamnation et de la torture éternelle, de l'enfer, de la complicité de la culture occidentale avec la violence, de

la discrimination des homosexuels et des femmes dans la Bible, de l'antisémitisme du christianisme. Mais le centre de la question radicale à laquelle Ferrari se réfère est l'histoire de la pensée catholique comme affluent de la répression et de la torture contemporaine en Occident. Le livre *León Ferrari. Prose politique* recueille ses textes écrits pendant 40 ans. En décembre 2004, le centre culturel La Recoleta de Buenos Aires – ville où est né Ferrari en 1920 – a réalisé l'exposition *León Ferrari : Rétrospective, 1954-2004*. Étant donné le témoignage incommode de quelques catholiques, elle a été rapidement condamnée par le cardinal Bergoglio. Ce détachement des actes de violence de la part du groupe catholique Ostensorio a menacé le public dans la salle, et une femme a été blessée : l'art chrétien dans sa relation avec la répression et la torture en Occident.

Au Mexique, la lutte contre la répression et la torture a aussi son histoire. J'énonce quelques exemples proches : en mars 1973, Víctor Muñoz présenta une plateforme-installation en rapport avec la tuerie des étudiants du 2 octobre 1968 à Tlatelolco. Dans l'exposition *A nivel informativo* (juillet-août 1973), Carlos Finck, José Antonio Hernández Amezcua et Víctor Muñoz ont présenté des installations et des actions sur la répression et la torture. À ceux-ci s'est incorporé en 1976 Felipe Ehrenberg, et ensemble ils ont formé le Grupo Proceso Pentágono qui a développé un travail collectif avec des projets en rapport avec la torture comme *Pentágono* (1977) et *1929 : proceso...* (1979). Dans cette ultime installation, la référence à la disparition de personnes était directe et assumait un caractère documentaire. L'œuvre de structure labyrinthique a été fermée pendant trois jours parce que, dans ce même édifice, l'Auditorium national, se trouvait le siège de la fête du cinquantième anniversaire du Parti révolutionnaire institutionnel, le parti d'État qui gouverne depuis plus de 60 ans le pays. ∞

Notes

- 1 L'œuvre la plus importante de Ramón Lull est *l'Art magna*, produit de large élaboration, et l'ultime version a été publiée sous le titre d'*Ars magna, generalis et ultima*. C'est un mécanisme ingénieux et compliqué de concepts, de nombres et lettres, de cercles et triangles. Son projet, selon Hirschberger, « n'est pas principalement logique, sinon ontologique ». Il a un alphabet de nouvelles lettres de *b à k*, six échelons de signification de différents plans logiques et moraux : principes absolus, principes relatifs, questions, sujets de prédiction, vertus, vices. Les lettres s'articulent en schémas triangulaires ou circulaires, fixes ou mobiles, dont la colocation et les mouvements donneront comme résultat la précision de signification et la structure de prémisses. « La quatrième figure laisse prête la planche qui est l'instrument immédiat du syllogisme. » Il se produit 84 combinaisons ternaires de lettres, qui recensent des colonnes, chaque colonne comptant 20 combinaisons ou chambres. La planche compte un ensemble total de 1680 chambres. « Intervenant dans certaines règles pratiques, cette planche s'utilise pour la solution logique mathématique de n'importe quel problème posé. »
- 2 Lucio Vero et Antonio Labriola, *Giordano Bruno*, Valence, Nueva Acrópolis, 1990, p. 92.
- 3 Giovanni Botero, « Della ragione di Stato dieci libri », Rome, 1590, cité dans Michel Foucault, *Dits et écrits IV*, Paris, Gallimard, 1994.
- 4 Voir Antonio Palazzo, *Discorso del governo e della ragion vera di Stato*, Venise, 1606.
- 5 Sites clandestins militaires ou contrôlés par des militaires où étaient interrogés et torturés les citoyens disparus, suspects d'être subversifs.
- 6 León Ferrari, « Sobre el infierno », article publié dans le journal national le 16 décembre 2004, p. 12 ; catalogué dans *León Ferrari. Prose politique*, Buenos Aires, XXI siècle, 2005, p. 232-233.
- 7 Pilar Calveiro, « La decisión política de torturar », *Contra la tortura*, comp. Eduardo Subirats, Mexico, Fineo, 2006, p. 21.
- 8 *Id.*, *ibid.*, p. 24.
- 9 Voir Rosa Miriam Elizalde, « Gore Vidal : Avec une presse vraiment libre aux États Unis l'histoire serait différente », *La Jornada*, n° 8018, 17 décembre 2006, p. 1, 28 et 29.
- 10 Voir Pilar Calveiro, *op. cit.*, p. 64-68.